

PRIX ROCK ATTITUDE 2010

CO-ORGANISÉ PAR RADIO BÉTON ET L'UNIVERSITÉ FRANÇOIS-RABELAIS



UNE NOUVELLE DE LAURE DECOURCHELLE

JURY PRÉSIDÉ PAR ETIENNE LEROUX

MICHAEL

Lorsqu'en juillet 2009, c'est à dire un an et demi après la fin du procès, j'ai voulu sortir un livre sur l'affaire, les enquêteurs ne souhaitaient pas reparler de ce qu'un avocat général avait qualifié de « borbier atavique ». J'ai cependant été autorisé à consulter et reproduire le document qui suit, l'élément à charge central et fort troublant dont le jeune auteur est au coeur de toute l'affaire.

Rédaction

Sujet : Vous assistez (ou avez assisté) à un repas de famille mémorable. Décrivez le lieu où se déroule la réunion, les personnes présentes, les échanges qui se sont faits, l'ambiance... Vous devez faire part de vos sentiments et de vos impressions.

- CONSIGNES :**
- Utilisez le présent ET le passé
 - Les comparaisons et autres images sont les bienvenues (sans en abuser)
 - Une introduction ET une conclusion sont obligatoires

Les repas de famille sont rares chez nous et je garde de ces moments une saveur particulière.

« Fini à la pisse », ce sont les mots doux que j'entends le plus fréquemment sur mon compte. Ca me ferait ricaner si ça n'était pas aussi vrai. Notre famille est une tache pour la municipalité bon ton, une verrue qui dégueulasse ses vestiges médiévaux classés monuments hystériques, sa petite boucherie

chevaline, sa boulangerie, son marché pittoresque. Certes, nous sommes des dégénérés, il n'y pas d'autres mots pour nous qualifier (après ça deviendrait vraiment désobligeant)... Certes, nous portons sur nous les stigmates d'années de fornication forcenée entre frères et soeurs, mères et fils, cousins cousines, bref, vous voyez le tableau. Certes, nous sommes affreux, sales et bêtes comme des encoignures de portes et la plupart des bruits qui galopent sur nous comme des double poneys sont vrais (sauf qu'on n'a jamais gagné une somme astronomique au Loto et qu'on n'est pas adeptes du vaudou de la Chèvre Rouge), certes tout ça, mais ça fait toujours mal au cul de se faire insulter par plus plouc que soit excusez le langage. La vérité (et ça n'a rien d'une excuse) c'est que nous sommes une famille en perdition, gouvernée par des traditions qui étaient autant de boussoles dans ce merdier et qui ne sont plus que des branches mortes auxquelles nous avons du mal à nous rattraper. Mes parents (ma mère et son frère donc), mes grands-parents, mes grands-tontons-taties se prennent pour les derniers descendants d'une famille de sang-purs comme dans ce connard d'Harry Potter, sauf que nous on n'est pas des sorciers (malgré tout ce qui a été dit sur nous). Ma famille se voile la face dans un torchon de cuisine cradingue... C'est exactement comme ça que je vois les choses.

Si, comme je vous le disais au début, les repas de famille sont rares chez nous, c'est qu'on parle d'autre chose que de gros culs assis autour d'une blanquette de veau trônant dans son service de porcelaine blanche à fleurs bleues. Lors de ces repas, nous célébrons une pratique alimentaire, qui, comment dire ça, est



peu commune, du moins dans nos sociétés civilisées accros aux sandwiches qu'on bouffe avec les doigts et à la nourriture servie dans du papier journal et qui, si elle se savait, nous enverrait directement devant les assises... Je ne sais pas comment le dire, les mots paraissent trop faibles, ne sont à la hauteur d'aucune réalité-monstre... En un mot comme en cent, nous sommes des ogres, des maniaques du nourrisson cuit dans son jus, des mmmh ! Ca sent la chair fraîche par ici !! Nous sommes des monstres à la langue pendante et aux yeux comme des trous noirs. Nos dents sont énormes et carrées, jaunes comme des touches de piano, bien trop laides pour nous faire entrer au Rotary Club, mais bien assez bonnes pour briser un fémur de 10 cm. Nous sommes des monstres et je voulais me sortir de ce merdier... Et maintenant que je suis lancé, je vous supplie de me lire jusqu'au bout et s'il vous faut une raison de me croire sur parole, je n'aurais qu'à vous donner une longue liste, s'étalant sur des années, de prénoms féminins et masculins associés à des villes de France et d'ailleurs, ou peut-être un seul suffira : Rebecca sept mois, disparue de son siège auto au mois d'août 2009 à Nevers... Tout est fini à présent et je peux enfin me poser et raconter, tranquillement...

Le dernier « repas de famille » avant celui-ci fut l'intronisation de mon connard de frère. Chez nous, la tradition veut que tu « chasses » ton premier nourrisson vers 13 ans comme le jeune Indien part dans la grande plaine herbeuse chasser son premier bison, sauf que notre terrain de chasse c'est plutôt les bleds paumés et mornes. Ca fait de toi un homme (ou une femme, chez nous pas de sectarisme) désormais digne de faire partie de notre famille de dingues.



Moi, je me suis défilé, incapable de prendre la petite qui dormait paisiblement dans son lit. Il me suffisait d'allonger le bras, au travers de la fenêtre restée ouverte, camouflé par l'énorme myrtillier et les abeilles bourdonnantes, grasses comme des vaches. Je n'ai pas pu, il m'a suffi de l'imaginer sur le plat de ma grand-mère, entourée de pommes de terre grenaille pour avoir la gerbe. C'était au mois d'août au Portugal, il y a deux ans. Les mois d'été, les maisons à la campagne, les campings, les plages désertes sont autant de fils poisseux que nous tissons pour notre toile d'araignée géante. Nous chassons dans des lieux où nous sommes de passage : on s'installe dans des Formule 1, on étale des cartes du patelin et on établit un plan d'attaque avec repérages de baraques isolées, récupérations d'adresses de nounous au R.A.M. (relais assistantes maternelles) du coin, on dirait les Rapetous en cavale en train de préparer un énième mauvais coup. Ma mère colle un coussin sous sa robe et se pointe au relais en quémendant les adresses d'assistantes maternelles exerçant de préférence dans un quartier calme et avec jardin... Ma mère est passée maîtresse dans l'art de vous la faire à l'envers, certainement parce qu'elle est jolie et qu'elle s'exprime avec une voix douce de souffreteuse. Les gens (enfin ceux qui n'habitent pas notre bled, ici on l'appelle la Sorcière de l'Ouest) lorsqu'ils ne l'ont encore vue sourire, sont très souvent attirés par elle. Elle a les cheveux longs châains où se mêlent des fils d'or et sa démarche ressemble à celle des filles dans les mangas : on la croirait constamment sur la pointe des pieds, à sautiller sur des routes où les pavés sont magiques. En réalité, c'est elle qui fiche le plus la trouille : son visage est un masque de



carnaval de supermarché, de grands trous noirs qui laissent voir un regard de frappadingue, bleu comme un jean délavé et des pupilles comme des Smarties. De nous tous, c'est elle la plus folle.

Bref, tout ça pour en revenir au fait que la dernière fois que j'ai bouffé du bébé mort, c'était il y a six mois environ, dans la vieille maison de mon grand-père à l'occasion de la « Bar-mitsvah » de mon frangin. Cet enfoiré avait réussi le coup incroyable de kidnapper un bébé dans une voiture restée ouverte. « Si on m'avait chopé, j'aurais dit que c'était pour le mettre à l'abri de la chaleur et par la même occasion j'aurais traité le parent d'irresponsable ». Ce connard avait tout prévu et effectivement le papa qui jura ne s'être absenté que cinq minutes le temps d'acheter son paquet de Lucky fut cloué au pilori et on décida que la seule personne véritablement coupable serait lui. Avant même qu'ils aient déclenché le plan d'alerte, Jennifer-Brenda-Alison (je sais plus), sa petite, était déjà saignée comme un porcelet et mise à congeler à côté des poêlées de légumes Bonduelle. Ce fut la fête de mon frère pendant des semaines ; ma famille ne cessa de le porter aux nues jusqu'au moment d'apothéose où il annonça triomphalement qu'il souhaitait être boucher, ça a laissé tout le monde rêveur, chacun voyant les possibilités infinies et sanglantes que pouvaient offrir un étal de boucherie géant et des couteaux aiguisés comme des dards !!! Ce qu'il était parvenu à accomplir en traînant ses guêtres à 30 kilomètres de chez nous, je n'avais pas réussi à le faire à l'étranger dans un bled paumé à côté de Lisbonne... Depuis, je passe pour la fiotte de la famille et comment dire... qu'est ce que je m'en fous...



Désolé, trop de digressions mais vous savez qu'organiser mes pensées n'est pas mon fort ; seulement certaines choses pour mieux les « voir », ont besoin d'être dites et étalées comme un jeu de cartes Magic.

Lorsque vous avez énoncé le sujet de notre prochain devoir, ma mère venait de nous annoncer qu'à l'occasion des soixante-dix ans de son beau-père il y aurait un repas de famille, avec tante Mya et son gars Chad venu des States (mon oncle d'Amérique !!). Il y eut alors comme une sorte de déclic, comme l'interrupteur qui allume la lumière d'une cave sombre, timide et jaune au début, puis de plus en plus blanche, violente et stable. Soudain, le bordel de ma tête, les cartons défoncés contenant tous mes souvenirs et toute la boue actuelle s'empilèrent proprement comme des cubes de Tétris. Je voyais enfin une porte de sortie et je savais ce que je devais faire. Mais rien ne se passa comme prévu et c'est toujours ainsi, n'est ce pas ? Rien ne se passe comme dans le film que l'on s'imagine et que l'on se repasse encore et encore, le cœur bondissant dans la poitrine tel un petit cabri épileptique.

Je savais que ce que j'allais annoncer lors de ce repas aurait l'effet d'une bombe à particules : le peu d'estime que les membres dégénérés de ma famille me portaient allait voler en éclat, postillons de haine impossibles à retenir. Mais j'avais tout prévu dans ma tête, maintenant que tout était en ordre et bien rangé et lorsqu'un des cartons menaçait de se déballer, il me suffisait de penser à la vie nouvelle que je pouvais m'offrir, simplement en ayant des (excusez le langage) couilles. Ca tournait dans mon crâne comme un putain



de hamster dans sa roue, quelque chose de définitif avec la vision d'une terre retournée, de nouveau vierge sur laquelle tous les espoirs repousseraient. Nous sommes arrivés les premiers chez mes grands-parents. La maison est vieille et isolée, les gens ne s'approchent pas d'elle, encore moins d'eux et le facteur jette par dessus la barrière de bois dans les hautes herbes le (rare) courrier, son dégoût imbibant le papier aussi sûrement que la rosée. Mes grands-parents ne voient personne en dehors de nous. Leur existence morne tourne autour d'une seule obsession : le gibier et l'instinct de survie (qu'ils croient) qui en découle, pour eux aucune autre nourriture n'existe, ils n'ont jamais mis un putain de pied dans un SuperU ! En période de vache maigre (ce qui arrive heureusement tout le temps), ils bouffent les légumes chétifs et dégueulasses de leur jardin. Ces cons nous méprisent parce qu'on mange ce qu'ils appellent « de la viande non noble » (putain, c'est vraiment des cons !) et nous traitent de bons à rien parce qu'on ne rapporte pas du gigot de bébé tous les dimanches. En attendant, ils ont la gueule d'un parchemin jaune et le tonus d'une fraise Tagada. Ce sont des monstres et vous auriez tort de croire que mes parents-oncles-tantes sont différents parce qu'ils s'attaquent à des steaks de temps à autre ; seulement eux voient le danger de se montrer hors normes, ils sont juste plus malins que leurs abrutis de parents... et bien plus dangereux. Donc, nous voici arrivant les premiers dans cette baraque qui pue les crottes de souris et la sueur de monstres. Le papier peint moisi est aussi jaune et rêche que leur peau ; dans leur maison tout se fond dans le décor même les gens, lorsque Uncle Chad s'assoit dans un des



fauteuils qui fait dos aux étagères, on le confond avec le blaireau empaillé qui trône dessus ! Chez eux, tu peux jouer à « Où est Charlie ? » dans n'importe quelle pièce de la baraque, avec n'importe qui, n'importe quoi. Lorsqu'on est arrivés là-bas, personne ne s'est dit bonjour et ma mère fonçait déjà dans la cuisine, mon petit frère dans les bras. C'est le seul rayon de soleil de ma vie ce petit bout de trouduc et c'est l'une des raisons pour lesquelles j'avais envie de me (nous ?) sortir de cet enfer. Mon père a rejoint mon grand-père et s'est vautré dans le salon, suivi par mon gros lard de frère. J'ai préféré monter à l'étage, squatter l'une des piaules jaunes et lire un livre (que j'ai apporté, hein, le seul bouquin qui traîne là-bas c'est un vieux « La cuisine de Marie »). Je me suis allongé sur un lit et j'ai pensé à tous les dégâts que ces enfoirés avaient fait sur moi qui finirai probablement à l'asile, à mon frère déjà psychopathe et j'ai pensé à ce bout de chou qui n'avait rien demandé à personne et surtout pas à naître parmi des dingues. J'ai pensé à tous ces criminels qui avaient commis des abominations sur des femmes, des hommes, des petits garçons, des petites filles et dont la seule excuse était d'avoir subi pour la plupart les mêmes atrocités. Quelles étaient mes chances à moi de ne pas finir comme tous ces tarés, la main dans le slip à mater les catalogues Vert Baudet ou à violer toutes les filles aux yeux bleu pâle, à la démarche dansante et montées comme des girafes ? J'ai pleuré parce que je trouvais ça injuste, cette vie qu'on fait mener aux personnes qui sont sans défense, qui comprennent sécurité quand il n'y a que pouvoir, amour quand il n'y a qu'intérêt, une vie qui les broie jusqu'à ce que ne subsiste d'eux que de



la poussière blanche, comme celle des crofftes qui ont séché dans le désert. Je ne sais pas combien de temps je suis resté à pleurer sur mon sort et celui de tous les petits Grégory du monde. J'ai entendu la porte d'entrée claquer et la voix de ce blaureau de Ricain résonner dans l'entrée. Je ne souhaitais pas penser au bébé mort qui avait dû décongeler toute la nuit dans leur évier et qu'ils avaient apporté en morceaux dans des Tupperware. Je serrais les dents. Mon petit frère s'est mis à hurler, comme souvent. C'est un petit bébé malingre aussi laid qu'un avorton de singe ; il est malade mais qui ne le serait pas à téter les mamelles sèches de ma mère ? Lorsque je suis descendu une heure plus tard, ils étaient tous à table, au centre une cocotte en fonte fumait et je pouvais sentir les oignons qui avaient caramélisé au contact de la chair tendre. Je n'ai pas regardé les assiettes et je savais qu'on ne m'avait pas servi. Mon grand-père parlait : « Les enfants ne devraient pas survivre à leurs parents, c'est contre-nature, mais voilà... ». J'ai traversé la salle à manger pour aller dans la cuisine boire un verre d'eau. Je voulais faire une entrée à peu près digne et que l'on perçoive la résolution sur mon visage de plouc. Alors que je retournais vers la salle, quelque chose m'a frappé comme un uppercut à l'estomac. Je suis resté tétanisé jusqu'à ce que mes synapses se connectent. Dans la poubelle, la jambe d'un petit pyjama bleu dépassait, celui que portait mon frère depuis une semaine déjà. Alors j'ai compris, et quand j'en ai eu fini avec eux tous, je suis heureux de vous dire que vous auriez eu du mal à retrouver Charlie et son pull rouge...



Merci

aux membres du jury :

Etienne Leroux, président du jury,

Céline Gitton de la Médiathèque François-Mitterrand,

Mathieu Pays de la Nouvelle République

Hervé Meurgues, Virginie Porter et Odile Robins de Radio Béton,

*Martine Pelletier, Jean-Pierre Conin et Émilie Rolleau
de l'Université François-Rabelais.*

Merci

*au comité de lecture et à toutes les personnes
qui se sont investies dans ce projet.*



Avec le soutien de la Bibliothèque Municipale

**Une nouvelle originale de Laure Decourchelle
lauréate du concours de nouvelles
organisé par l'Université François-Rabelais et Béton! 93.6**

ENREGISTRÉE DANS LES STUDIOS DE RADIO BÉTON

**RÉALISATION
BASTIEN REMION**

**AVEC LES VOIX DE
LOÏC BRUNET
& PERRINE BROSSERON**

VISUEL : JANSÉ

